

CHAPITRE 1

LE PAUPERISME ET LA MECHANCETE HUMAINE

Introduction: le héros et son temps

Voyage au bout de la nuit présente une peinture de l'entre-deux guerre, de 1914 à 1932. C'est une époque où le monde occidental connaît une crise profonde. La France, comme tant d'autres pays, est gravement touchée par le désastre boursier de Wall Street en 1929. Les faillites des banques se multiplient. L'industrie voit baisser sa production; beaucoup d'usines ont déposé le bilan. Des troubles économiques s'accompagnent d'une crise sociale, car le chômage s'avère préoccupant. On recense plus d'un million de chômeurs en trois ans (1929-1932). Voyage au bout de la nuit offre un catalogue complet de victimes de société: les femmes, les enfants, les vieillards, les petits commerçants, les employés et les petits rentiers. Autrement dit, il s'agit des catégories sociales que côtoie Bardamu, le héros du roman. La crise atteint aussi les professions libérales tel que la médecine, du fait qu'elle entre en contact avec les pauvres.

Dans cette même époque, on constate également le retour du colonialisme. La France ainsi que d'autres pays

puissants cherchent à renforcer la bureaucratie centrale dans les pays colonisés afin de mieux protéger leur commerce colonial et d'en tirer le plus de bénéfices possibles.

Céline place son héros Bardamu dans le monde des pauvres, en particulier celui de la petite bourgeoisie frappée par les crises de l'après-guerre. De même que son créateur, Bardamu est un petit bourgeois très pauvre. Non seulement Céline lui prêterait ses expériences personnelles mais aussi il fera de ce personnage son porte-parole. Bardamu va parcourir les quatre coins du monde et il exercera divers métiers dont il dénoncera la condition misérable. Bardamu, en tant que narrateur-héros, raconte sa vie. D'abord il s'engage comme soldat dans la guerre. Ensuite il travaille comme petit employé pour une compagnie française en Afrique. Il repartira pour l'Amérique où il vit une condition inhumaine d'ouvrier pendant un moment avant de retourner en France. Après quelques années d'étude médicale il mène une existence de médecin dans la banlieue de Paris. Cet épisode nous rappelle la Comédie humaine de Balzac. Bardamu assiste aux querelles sordides de la vieille Henrouille avec sa famille. Pour se débarrasser d'elle, ses enfants vont essayer de la faire interner dans un asile, avant d'organiser son assassinat.

A côté de Bardamu, le héros se distingue un autre personnage, Robinson. Celui-ci, à la différence

des autres personnages qui ont des rôles épisodiques, reste présent jusqu'à la fin de l'histoire. Il prend le même itinéraire que Bardamu pendant la même période, plus précisément tous deux assument le même sort. Michel Raimond explique le rôle de Robinson.

...il [Céline] est Robinson autant que Ferdinand. Simplement Robinson est l'aîné, et il est plus audacieux que Ferdinand ¹

Ainsi Robinson se présente comme le double de Bardamu. Il est la part maudite de ce dernier en ce sens qu'il transgresse constamment les normes sociales. Ce personnage lacunaire, privé de psychologie précise, entre brusquement dans chaque épisode. Il apparaît sur scène à chaque fois que Bardamu rencontre une difficulté. On s'intéresse moins à sa présence qu'aux effets qu'il produit. Lorsque Bardamu hésite à franchir la morale sociale, Robinson, lui, aura l'audace de le faire et de convaincre son ami à suivre son exemple. Par exemple, au cours d'un combat, Bardamu est tellement découragé qu'il veut désertier, mais les scrupules le retiennent. Sur la route, il rencontre, pour la première fois, Robinson.

¹ Michel Raimond, Le roman contemporain: le signe du temps (Tome 1). (Paris: Sedes, 1976), p.87.

Celui-ci va le persuader immédiatement à prendre la fuite. Ces deux déserteurs cherchent à se livrer aux Allemands. On trouve un autre exemple dans l'épisode de Jean Voireuse. Bardamu, après une longue hésitation, accompagne son ami Jean Voireuse dans l'intention d'escroquer de l'argent à la mère d'un soldat mort. Mais devant la maison de cette dame il a vu sortir Robinson, qui était venu avant lui dans le même but. Le dernier exemple réside dans le meurtre de la mère Henrouille. Robinson accepte de tuer la vieille Henrouille, tandis que Bardamu n'est que complice. Cette péripétie montre que Robinson va beaucoup plus loin que Bardamu.

A travers les aventures de ces deux héros, Bardamu et Robinson, Céline nous révèle les causes principales de la misère sociale: le paupérisme, l'exploitation des pauvres par les riches et l'hostilité entre les pauvres.

1.1 Le Paupérisme

Le grand roman de Céline nous décrit la société qui repose sur une valeur nouvelle: l'argent. Pour lui, il n'y a que deux catégories humaines: les riches et les pauvres. Les riches possèdent le pouvoir et les privilèges. Ils occupent le premier rang tandis que les pauvres sont toujours réprouvés et opprimés. Dans Voyage au bout de la nuit, on ne voit que quelques silhouettes anonymes des riches. La majorité des personnages céliniens sont

les pauvres. N'ayant pas l'argent nécessaire, les pauvres vivent dans l'indigence. Ils sont privés des besoins de base. Leur préoccupation principale est de se remplir l'estomac non pas pour satisfaire leur appétit, mais pour subsister. Bardamu, comme la plupart de ses voisins, souffre d'une faim permanente, faute de pouvoir se nourrir suffisamment. Médecin des pauvres, Bardamu touche peu d'honoraires. Son repas, si modeste soit-il, doit se réduire à quelques fruits. Cependant son cas n'est pas unique. Nombre de ses voisins doivent se contenter d'un seul plat maigre si bien que son odeur caractérise la maison; par exemple: chez les Henrouilles se répand l'odeur du ragoût, chez la Tante de Bébert les choux de Bruxelles. Dans certaines familles, l'eau fraîche remplace le pain. Pour calmer la faim, les plus indigents vont jusqu'à mendier ou fouiller la poubelle.

Le problème de logement préoccupe les pauvres. Avant de pouvoir posséder une petite maison, le Henrouille a dû mener une existence ascétique pendant cinquante ans. Il se soumet à un travail dur, se privent de toutes les distractions. Il n'achète même pas de journal. Il garde toutes les factures acquittées et fait des balances de compte tous les samedis. Le souci d'économie l'obsède au point de lui enlever la moindre envie. Cependant une telle parcimonie ne mérite qu'une petite maison isolée au milieu des champs. En hiver, la terre devient si boueuse

qu'ils doivent porter les sabots pour traverser les champs. Bardamu constate également que la plupart des pauvres n'ont droit qu'à une petite chambre dont ils ont du mal à payer le loyer, si modique soit-il. Lui-même, par exemple, a dû vendre peu à peu ses meubles pour régler les loyers. Les plus malheureux sont privés d'abri. Ce sont par exemple les petits soldats blessés, les paysans qui ont quitté leur terre pour trouver un travail, les petits commerçants ruinés qui se réfugient dans le métro, qui les protège de la pluie et du froid. Bardamu décrit une station de métro :

La ville cache tant qu'elle peut ses foules de pieds sales dans ses longs égouts électriques... Autour du métro, près des bastions croustille, endémique, l'odeur des guerres qui traînent, des relents de villages mi-brûlés, mal cuits, des révolutions qui avortent, des commerces en faillite. Les chiffonneries de la zone brûlent depuis des saisons les mêmes petits tas humides dans les fossés, à contrevent. C'est des barbares à la manque des biffins pleins de litrons et de fatigue ²

² Céline, Voyage au bout de la nuit (Paris: Gallimard, 1962), p.239.

Les pauvres manquent de vêtement, un des éléments indispensables pour la vie humaine. Le docteur Bardamu a dû se protéger du froid hivernal avec un manteau d'été. Parmi ses pauvres voisins, certains ont beaucoup de difficultés à se procurer une tenue de travail de sorte qu'ils l'ont payée à crédit. N'ayant qu'un seul complet, ils sont obligés de le mettre tous les jours. Bardamu décrit leur apparence repoussante.

....on se perd de vue, le métro avale tous et tout, les complets détrempés, les robes découragées, bas de soie...et les pieds sales comme des chaussettes, cols inusables et raides comme des termes...³

Les pauvres sont également privés de soins médicaux. Incapables de payer des honoraires, ils refusent d'appeler le médecin, et s'efforcent de se soigner eux-même tant bien que mal. En cas de nécessité, tel qu'un accouchement, on fait venir la sage-femme, dont la visite coûte moins chère que celle du médecin. Comme il partage les soucis financiers de ses pauvres clients, le docteur se sent lui-même coupable de recevoir d'eux vingt francs d'honoraires.

³ Céline, Voyage au bout de la nuit, p.239.

Quand on se fait honorer, par les pauvres, on a tout du voleur... Ils avaient l'air si misérables, si puants, la plupart de mes clients, si torves aussi que je me demande toujours où ils allaient les trouver les vingt francs qu'il fallait me donner ⁴

Les pauvres ne décident à faire venir le médecin que pour un cas très grave. Souvent le médecin est arrivé trop tard pour porter secours au malade. Bardamu est appelé pour sauver une femme d'un faux-accouchement. Celle-ci avait été mal soignée par la sage-femme. Vu l'état alarmant de la patiente, le docteur Bardamu a conseillé à sa famille de l'envoyer d'urgence à l'hôpital. Mais son avis s'avère inutile car le mari de cette femme est trop pauvre pour envisager les dépenses importantes à l'hôpital. Il refuse de prendre une décision. Le docteur Bardamu part désespérément, de sorte qu'on peut deviner le sort de sa patiente.

Le paupérisme constitue la misère quotidienne des pauvres. Céline conçoit l'acte de vendre comme le seul moyen normal de gagner de l'argent dans la société de consommation. Alors que les riches peuvent toujours vendre leurs biens, les pauvres ne possèdent rien d'autre

⁴ Ibid., p.263.

que leur propre personne. Pour survivre, les pauvres vendent donc leur travail ou eux-mêmes. A travers l'expérience militaire de Bardamu, Céline montre que le soldat vend sa vie: il accepte le risque d'être tué à tout moment dans le champ de bataille. Ce métier est choisi parmi les réprouvés, tels que les paysans peu instruits, des pauvres délinquants et des clochards. Bardamu dit:

Quand la guerre reviendra, la prochaine, ils font encore une fois fortune à vendre des peaux de rats, de la cocaïne et des masques de tôles ondulée ⁵

Car être soldat est, pour eux, le seul moyen de se faire une place dans la société. S'ils ont reçu des médailles, ils deviendront héros, comblés de louanges et d'honneurs. Mais au fond, il ne s'agit que de survivre pour quelque temps. Ils aboutiront à une mort brutale; ils seront tués par les ennemis, ou ils seront fusillés par les gendarmes s'ils veulent désertier.

En Afrique les débardeurs noirs vendent pitoyablement leur force physique. Ils déchargent et rechargent sans arrêt des cargos pesants qui font plier leur dos. Bardamu dit:

⁵ Ibid., pp.239-240.

Ils étaient venus en Afrique tropicale, ces petits ébauchés, lui offrir leurs viandes, aux patrons, leur sang, leurs vies et leur jeunesse...⁶

L'existence des colons en Afrique nous offre un autre exemple. Le sergent Alcide⁷ accepte de vendre son avenir pour le bien de sa chère nièce. Ainsi il décide de prolonger ses séjours tropicaux de six ans.

Il avait offert sans presque s'en douter à une petite fille vaguement parente des années de torture., l'annihilation de sa pauvre vie dans cette monotonie torride, sans conditions, sans marchandage, sans intérêts que celui de son bon cœur ⁸

⁶ Ibid., p.132.

⁷ Il faut préciser que la notion de "riche" et de pauvre chez Céline reste relative; c'est-à-dire que certain pauvre se trouve dans une position supérieure en face d'un autre plus infortuné. Ainsi la position sociale de personnages ne peut être déterminée que lorsqu'ils entre en relation avec autrui. Ici le sergent Alcide est supérieur aux noirs mais il devient pauvre par rapport au gouverneur.

⁸ Ibid., p.159.

Beaucoup de femmes vendent leur propre personne. C'est le cas des prostituées déguisées comme Mme. Herote et Musyne, maîtresse de Bardamu. Avec colère Bardamu dénonce leur conduite.

La méthode, les détails d'une fortune rapide vous donnent toujours une impression de magie. Depuis l'ascension de Musyne et de Madame Herote, je savais que le cul est la petite mine d'or du pauvre⁹

Les pauvres cherchent vainement à sortir de leur misère, car leurs salaires sont tellement dérisoires, par rapport au labeur qui coûte toute leur force physique, ou même leur propre vie. D'une certaine manière, Céline montre que les pauvres sont écrasés sous le poids de l'injustice sociale.

1.2 L'Exploitation des Pauvres par les Riches

Dès le début du roman, Bardamu exprime sa méfiance.

Je ne croirai plus jamais à ce qu'ils disent, à ce qu'ils pensent. C'est des hommes et d'eux

⁹ Ibid., p.211.

seulement qu'il faut avoir peur, toujours. ¹⁰

Les relations entre les pauvres et les riches s'avèrent impossibles, si ce n'est pour une raison d'intérêts. Les riches témoignent d'arrogance et de mépris envers les pauvres. Ceux-ci acceptent humblement leur infériorité. A Toulouse, Bardamu est invité à une fête dans une péniche. Il trouve ses hôtes redoutables.

Depuis longtemps, je n'avais pas entendu des voix aussi distinguées moi. Ils ont une certaine manière de parler les gens distingués qui vous intimide et moi qui m'effraye... ¹¹

Du haut de leur position supérieure les riches savent tirer le plus de profits possibles en adoptant différentes attitudes envers les pauvres.

1.2.1. L'Autorité

En général, les riches expriment leur autorité sous forme d'ordre. Dans l'univers romanesque de Céline, ces ordres s'avèrent le plus souvent injustes et impérieux. Dans l'armée, les officiers crient

¹⁰ Ibid., p.19.

¹¹ Ibid., p.393.

brutalement des ordres aux petits soldats afin de les intimider et d'exclure toute contestation de leur part. Bardamu remarque amèrement que les officiers abusent souvent d'autorité pour leurs intérêts personnels. En témoigne l'anecdote du colonel Ortolan, le lieutenant de Saint-Engence a imprudemment tué deux patrouilleurs allemands. Craignant l'attaque des Allemands qui vont les poursuivre, le colonel ordonne à Bardamu et à ses camarades d'aller patrouiller. Ensuite il envoie des renforts qui se chargent de la défensive pour empêcher les ennemis de se rapprocher de son régiment. Aux yeux de Bardamu, toutes ces démarches sont organisées pour assurer la sécurité des officiers qui s'installent tranquillement dans les camps. Ils envoient Bardamu et d'autres subordonnés à la mort à leur place. Bardamu remarque que les petits soldats font toujours le travail épuisant et très dangereux. En plus de la mission de reconnaissance, Bardamu assume le ravitaillement d'un régiment à l'autre, portant des fardeaux aussi lourds que le poids de deux hommes. Il se voit incapable de se défendre contre une attaque inattendue où il risquerait donc d'être tué. A l'opposé des petits soldats, les officiers ne manquent pas de comforts dans la guerre. Alors que les pauvres patrouilleurs tatonnent entre les embuscades et cherchent difficilement un abri pour dormir la nuit, les officiers s'installent tranquillement dans le village

où ils prennent un dîner copieux, fait de quarante rations. La nuit ils s'étendent dans un lit propre. L'anecdote de Barbagny constitue un autre exemple intéressant. Les colonels envoient Bardamu et son compagnon rechercher un régiment à Barbagny. Or il n'y a pas d'indications précises, personne ne sait où se trouve cet endroit mystérieux. Il s'agit en réalité d'ordres insensés, que le colonel a donnés pour que les colonels et d'autres officiers puissent prendre un dîner copieux dans la tranquillité sans être observés jalousement par les petits soldats.

Les militaires dans la colonie française manifestent également leur brutalité à l'égard des indigènes. Le cas du lieutenant Grappa est un bon exemple. Il assume la fonction de juge pour les colonisés. Las des litiges qui demandent des efforts intellectuels, il les tranche de manière brutale et injuste. Il fait battre cruellement les accusés aussi bien que les accusateurs pour terminer le plus vite possible chaque litige. Grappa explique à Bardamu.

Ah! s'ils savaient tous comme je m'en fous de leurs litiges il ne la quitteraient pas leur forêt pour venir me raconter leur couillonards et m'emmerder ici! ¹²

¹² Ibid., p.154.

Le lieutenant Grappa témoigne de son indifférence et de son mépris pour les indigènes. Il ne fait jamais d'interrogatoires avant de proférer ses jugements.

Allons! commanda Grappa. Vingt coups! qu'on en finisse! Vingt coups de chicotte pour ce vieux maquereau!... Ça l'apprendra à venir m'emmerder ici tous les jeudis depuis deux mois avec son histoire de moutons à la noix ¹³

1.2.2. L'Hypocrisie Flatteuse

Bardamu remarque que les riches attirent la confiance des pauvres par leur parole flatteuse. Ils cachent leur intention de les exploiter sous leurs apparences généreuses que le professeur Princharde, un soldat convalescent, nomme "les hypocrisies meurtrières." Celui-ci affirme cette vérité:

...quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucisson de bataille.. C'est par l'affection que ça commence ¹⁴

La mésaventure de Bardamu est un exemple frappant. Très malade, Bardamu est amené chez un curé

¹³ Ibid., p.153.

¹⁴ Ibid., p.69.

espagnol pour se faire soigner. A demi-conscient, il est vendu au capitaine de l'Infanta Combitta. Soucieux de protéger ses intérêts, le capitaine soigne attentivement Bardamu. Il se rend visite souvent à son chevet, l'encourage et lui promet une meilleure santé. Dès que Bardamu se rétablit, il lui annonce les travaux d'un air cordial.

C'était gentil de sa part, et il s'esclaffait en me donnant des petits coups de chicote, mais bien amicalement alors, et sur la nuque, pas sur les fesses. Il voulait que je me réjouisse avec lui de la bonne affaire qu'il venait de faire en m'acquérant ¹⁵

Il s'agit là d'une fausse générosité. Dès que Bardamu peut travailler, il le traite durement comme font tous les patrons.

La même stratégie est utilisé par le docteur Baryton qui veut demander à Bardamu d'enseigner gratuitement l'anglais à sa fille Aimée. D'abord, il lui a offert son dessert favori, ensuite il le flatte: "Je sais bien que vous possédez un excellent accent..."¹⁶

¹⁵ Ibid., p.182.

¹⁶ Ibid., p.422.

Bien que conscient de ces ruses, Bardamu, en tant qu'un subordonné, doit céder à son patron.

1.2.3. La Fraude

Les témoignages de Bardamu révèlent l'escroquerie des Blancs dans le commerce colonial. Un récolteur de caoutchouc nègre et sa famille entrent dans la ville pour la première fois pour vendre le produit de leur terre. Après un moment d'hésitation, le récolteur décide d'entrer dans le comptoir colonial de la Compagnie Pordurière. Dans cette situation, la famille d'indigènes fait face au gérant qui est le représentant de gens civilisés.

Comme cette famille ignore le système du prix unitaire et celui de la balance, le gérant profite de leur ignorance pour acheter le caoutchouc à un prix beaucoup plus bas que le prix normal. La famille d'indigènes reçoit quelques pièces en argent en échange d'un panier de caoutchouc, fruit de leur travail pendant toute l'année. Puis le commerce se transforme en troc. Ce tenancier s'empare de l'argent du récolteur et lui redonne un mouchoir. Il s'agit ici non seulement de la fraude, mais également d'un mépris de la culture locale car la famille d'indigènes ne connaît pas l'utilité du mouchoir. Le gérant se moque de sa barbarie et lui impose un objet étranger à sa culture. Bardamu est témoin de la résignation de la famille d'indigène devant

le colonisateur.

Il n'y avait plus rien à faire puisque le mouchoir venait d'entrer dans la famille ¹⁷

Par là, Céline suggère que le commerce colonial appauvrit le colonisé. Le prix d'un panier de caoutchoc vaut un mouchoir. Le troc, qui est d'abord une caricature de l'échange, se révèle être un instrument de pillage et d'exploitation.

1.3 L'Hostilité Entre les Pauvres

Les misères qui accablent les pauvres endurent leur cœur. Faute de pouvoir se venger des riches qui les traitent mal, ils s'en prennent aux pauvres qui partagent le même malheur.

1.3.1. Les Médisances

On remarque que dans le milieu pauvre, les plus malheureux s'adonnent aux calomnies et aux médisances. Car ils n'ont aucun espoir d'améliorer leur condition de vie. Donc, ils guettent le malheur des autres et se réconfortent avec l'idée que leur

¹⁷ Ibid., p.138.

situation reste enviable par rapport aux autres. C'est pourquoi les pauvres se méfient les uns des autres. Ils n'osent pas même faire de confidences à leurs proches de crainte que ceux-ci les rendent publics en les déformant, avec des commentaires méchants. On trouve de nombreux exemples dans l'épisode de Rancy. Bardamu découvre qu'une famille vient se cacher à Rancy parce que leur fille a donné naissance à un fils naturel. Cette famille a si peur du scandale qu'elle coupe toutes les relations avec leurs voisins et même leurs proches. Une autre famille connaît la même anxiété, leur fille ayant avorté trois fois. La mère ne reçoit personne. Pour faire entrer le docteur Bardamu elle ouvre la porte avec une grande prudence comme si elle se méfiait des pillages. Son angoisse s'accroît au départ de Bardamu.

Surtout, me recommanda-t-elle, transie, Docteur, promettez-moi que vous ne diriez rien à personne? Elle me suppliait. Vous le jurez? ¹⁸

1.3.2. La Rivalité d'Intérêts

Les pauvres rivalisent féroce­ment entre eux surtout pour protéger leurs intérêts. Il s'agit ici de la

¹⁸ Ibid., p.262.

loi de la jungle. Ce sont les forts qui vivent bien alors que les pauvres s'enfoncent dans la misère. En témoigne l'espionnage de la concierge du lycée d'Issy-les-Moulineaux. Cet établissement garde provisoirement les soldats malades, pendant la guerre. Cette concierge répète au médecin-chef toutes les confidences des soldats afin d'obtenir sa faveur. Ces révélations servent à distinguer les vrais malades et les faux semblants, et vont jusqu'à provoquer des conséquences très graves.

Ce qu'on lui confiait, elle le répétait au médecin-chef, scrupuleusement, et ça vous passait au dossier pour le Conseil de guerre. Il semblait bien prouvé qu'elle avait ainsi fait fusiller, à coup de confidences, un brigadier Spahis... ¹⁹

Un autre exemple trouvé dans l'épisode de Rancy illustre la rivalité d'intérêts entre le docteur Bardamu et une sage-femme. Bardamu est appelé à venir au secours d'une malade de fausse-couche. La sage-femme qui l'avait soignée n'est pas contente de son arrivée, tout en reconnaissant son incompetence. Elle ne veut pas céder la place à ce dernier parce qu'elle se sent humiliée, et surtout qu'elle voulait prendre des

¹⁹ Ibid., p.63.

honoraires. Par conséquent, elle s'obstine à contredire les avis du Docteur Bardamu.

La sage-femme, évidemment, n'était pas du même avis que moi. On aurait presque dit qu'elle gagnait son pognon à me contredire... La sage-femme attend de son côté que je patauge en plein, je me sauve et que je lui laisse les cents francs ²⁰

Bardamu se voit exploité par les pauvres de son quartier. Si la Tante de Bébert, concierge de l'immeuble où habite Bardamu, l'appelle pour voir le malade, ce n'est pas pour des raisons humanitaires, mais pour des frais de commission qu'elle va tirer des honoraires de Bardamu. C'est pourquoi elle attend Bardamu en bas pendant sa visite médicale. Il arrive souvent que les voisins comptent sur les soins gratuits de notre héros. Ils font semblant de tomber devant la porte de Bardamu et de crier douloureusement pour que Bardamu sorte pour voir ce qui se passe. Ils profitent donc de sa présence pour demander une consultation gratuite.

On peut noter également la rivalité d'intérêts chez les colons. Pour Céline, la colonie africaine

²⁰ Ibid., p. 297.

réunit une population malheureuse composée de quatre catégories sociales: militaires, fonctionnaires, commerçants et indigènes. Bardamu décrit la structure hiérarchique en haut de laquelle siège le gouverneur.

Dans cette colonie de la Bambola-Bragamance, au dessus de tout le monde, triomphait le Gouverneur. Ses militaires et ses fonctionnaires osaient à peine respirer quand il daignait abaisser ses regards jusqu'à leurs personnes.

Bien au-dessous encore de ces notables²¹ les commerçants installés semblaient voler et prospérer plus facilement qu'en Europe. Plus une noix de coco, plus un cacahuète, surtout le terrain, qui échappait à leurs rapines.

Aux yeux de Bardamu ces colons sont rejetés, exilés par le gouvernement français. Par conséquent, ils cherchent à rendre fructueuse leur exil.

Les fonctionnaires comprenaient, à mesure qu'ils devenaient plus fatigués et plus malades, qu'on s'était bien foutu d'eux en les faisant venir ici, pour ne leur donner en somme que des galons et des formules

²¹ Ibid., p.125.

à remplir et presque pas de pognon avec. Aussi louchaient-ils sur les commerçants.²²

Egoïstes et avides, les colons rivalisent féroce­ment entre eux pour tirer le plus d'intérêts possibles.

Le conflit d'intérêts se produit avec autant d'intensité dans le milieu des indigènes. Ceux qui travaillent chez les Blancs se croient à un niveau supérieur. On distingue deux catégories de salariés noirs: les miliciens et les employés.

Les miliciens sont recrutés parmi les noirs jeunes mais pauvres. Bardamu décrit leur portrait.

... le Gouverneur trouvait d'ailleurs à recruter pour maintenir sa colonie en obédience, tous les miliciens miteux dont il^o avait besoin, autant de nègres endettés que la misère chassait par milliers vers la côte, vaincus du commerce, venus à la recherche d'une soupe²³

En réalité, les miliciens sont aussi misérables que leurs compatriotes. Mais leur uniforme militaire- "un semblant de brève kaki coulotte"- masque leur origine.

²² Ibid., p 125.

²³ Ibid., p.125.

Ils ont pour fonction de maintenir l'ordre, de surveiller les travailleurs noirs. Ils les traitent avec un grand mépris et se servent de triques pour faire travailler durement leurs compatriotes, par exemple, dans les hangars de port ou dans les chantiers de route.

Les employés dans le comptoir colonial manifestent la même arrogance que les miliciens. Ils se croient civilisés parce qu'ils savent parler français et connaissent le système commercial européen. Dans l'anecdote du récolteur de caoutchouc que nous venons de citer, le romancier superpose à la méchanceté des Blancs le conflit entre les noirs. Le récolteur n'est pas seulement offensé par le tenancier blanc, mais surtout par ses compatriotes. Ceux-ci se moquent de la famille d'indigènes, qui ont peur d'entrer dans le magasin des Blancs. Dès son entrée, ils s'emparent du père de la famille son panier de caoutchouc brutalement et lui adressent une parole ignoble.

Toi, y a pas savoir argent? Sauvage, alors?... Toi y en a pas parler <<français>> dis? Toi y en a gorille encore hein?... Toi y en a parler quoi hein? Kous kous? Mabillia Toi y en a couillon! Bushman! Plein couillon! ²⁴

²⁴ Ibid., p. 137.

Ces insultes se complètent par un geste violent. Au sortir du récolteur, un employé nègre lui donne un coup de pied.

...pour dire quelque chose, le commis le plus dessalé qui avait des chaussures le stimula, le père, par un grand coup de botte en plein dans les fesses ²⁵

Les pauvres sont condamnés au paupérisme irrémédiable. Vivant dans les privations, ils se jettent dans le travail pour gagner l'argent nécessaire. Mais ils restent opprimés et exploités par les patrons. Ils succombent ainsi à l'injustice sociale. Incapables de lutter contre la répression des patrons, ils acceptent passivement leur condition misérable. Le narrateur fait ressortir d'ailleurs l'hostilité entre les pauvres. Privés de tout espoir, ils se dressent les uns contre les autres pour survivre. Ainsi Céline nous révèle une société, régie par la loi de la jungle. Seuls les forts peuvent accéder au bonheur. On peut dire que la misère des personnages céliniens possède un caractère social du

25. Voyage, p. 138.

fait qu'elle trouve son origine dans la méchanceté humaine.

Frédéric Vitoux explique:

Pour Céline, en un mot, la misère est misère sociale, conséquence du paupérisme, du dénuement, de l'exploitation de l'homme...²⁶

²⁶ Frédéric Vitoux, Misère et Parole (Paris: Gallimard, 1973), p.13.